Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 91 (1962)

Heft: 4

Artikel: Carrefours bibliques

Autor: Marie-Agnès

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040393

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Carrefours bibliques

Au cours des Journées bibliques de Romont (Cf. Bulletin pédagogique, *15 mars*), *de nombreuses questions ont été posées dans les carrefours. On trouvera ci-dessous la première partie des réponses données à nos collègues par les conférenciers.*

Le texte biblique et nous

– *Le cas de l'enfant:* Dans l'enseignement, préférence doit être donnée au texte biblique. La paraphrase peut être le fait de l'enseignement oral, mais devrait paraître distincte dans le texte du manuel. D'où la nécessité d'un manuel contenant des textes scripturaires à mettre dans les mains des écoliers. (Cette question est à l'étude en milieu compétent). Il est à souhaiter aussi que l'enfant retrouve à travers toute sa scolarité le même texte biblique, entendons : la même version du même passage. On estime généralement que les élèves du cours supérieur peuvent et devraient avoir en main le texte intégral du Nouveau Testament et s'il y a des hésitations parmi les participants sur le moment où il convient de mettre dans les mains des adolescents le texte intégral de l'Ancien Testament, on se rallie presque unanimement à l'opinion du R. P. Barthélemy : fin d'école secondaire.

Il y a des textes que l'enfant doit connaître par cœur : certaines paroles du Christ dans le Nouveau Testament ; certaines paroles de Dieu dans l'Ancien Testament (bénédiction de Dieu à Abraham, par exemple) ; certaines prophéties. Il doit savoir raconter le contexte des paroles.

En bref, il faut avoir le *goût de la vérité* et, compte tenu de son âge, donner à l'enfant tout ce qu'on peut lui donner de la vérité de Dieu. Il s'agit, en effet, dans l'enseignement de la Bible, non de donner des notions, mais de mettre les enfants en contact avec une présence. (Abbé Mamie).

– *Le cas de l'enseignant :* Certains n'estiment pas nécessaire que l'enseignant laïque ait lu toute la sainte Ecriture ; les tenants de ce point de vue n'avancent pas d'objection de principe, mais ils allèguent le manque de temps, les difficultés d'interprétation, etc. S'il ne saurait être question d'imposer la lecture intégrale de la Bible, il convient toutefois de bien souligner quelle doit être l'attitude profonde du chrétien, à plus forte raison de l'enseignant : il suffit en effet d'avoir eu quelques amitiés, même d'adolescence, pour savoir que rien n'est indifférent de ce qui concerne l'ami ; les détails mêmes de son enfance, insignifiants pour tout autre, acquièrent de l'importance. Ainsi dans

l'amour du chrétien pour Dieu, rien de ce qui concerne Dieu ne peut être dénué d'intérêt : aucune raison valable donc d'écarter un texte quelconque de l'Ecriture sainte : il y a là une question d'amour pour le Seigneur (Abbé Mamie).

– *Les problèmes de l'enseignement :* Au souhait qu'un manuel à l'usage du maître fût préparé, il a été répondu par l'affirmative (R. P. Barthélemy). Cette perspective ne doit cependant pas créer des espoirs illusoires : le manuel ne saurait apporter de solutions à toutes les difficultés, ni satisfaire tous les désirs ; il ne saurait remplacer l'effort d'un chacun pour essayer de pénétrer le texte sacré. La Bible idéale, parfaitement mise à jour, n'existera jamais. Il faut conserver en ce domaine un *goût de la profondeur*, qui incite à la recherche personnelle, et la confiance en l'action de Dieu. Ce qui fait la grandeur de l'enseignement de l'Histoire sainte, c'est que l'enseignant n'est pas seul pour le faire, il y a toujours Dieu avec lui (Abbé Mamie).

Attitude à l'égard du goût du merveilleux

Il faut tenir ferme qu'une utilisation mal comprise ou mal menée du goût du merveilleux peut conduire à de graves abus, à confondre imagination et réalité. Toutefois, il faut aussi ne pas oublier que le merveilleux est une donnée constante de l'expression. On l'utilise pour traduire ce que les idées toutes simples ne peuvent dire, et le texte biblique a, lui aussi, sa part de « merveilleux ». La comparaison, l'emphase, l'hyperbole, par exemple, en sont des formes. Les amplifications textuelles, même dans la vie profane, sont nécessaires ; elles le sont à l'écrivain pour exprimer dans sa totalité ce qu'il a vécu et ressenti. Si donc le goût du merveilleux est une valeur utilisée dans la vie ordinaire, il faut reconnaître aussi que Dieu s'en sert, dans l'Ecriture (Abbé Mamie).

Comment approcher le texte biblique

On peut assez bien traiter cette question en référence avec la musique :

le texte biblique est comme une partition,
l'auteur en est Dieu,
l'interprète en est l'écrivain sacré,
l'auditeur, c'est le lecteur.

Lorsqu'on veut étudier une partition, il est important de considérer la clé, l'armature, la tonalité et de prêter attention au rythme, aux silences...

Si l'on a quelque hésitation après le simple examen visuel de la partition, on peut jouer quelques mesures pour sentir le mode. Ainsi, en

abordant le texte sacré, faut-il procéder à un examen au moins sommaire de l'armature, de la tonalité. La signification d'un texte n'est évidemment pas la même dès lors qu'il est en vers et non en prose ou au contraire qu'il est en prose et non en vers. Il faut ensuite savoir si ces vers sont lyriques ou dramatiques, s'ils forment un conte ou une chanson ; il faut voir si cette prose est historique ou juridique. *Il faut donc absolument tenir compte du genre littéraire dans lequel Dieu écrit sa partition.*

Il faut ensuite tenir compte de l'écrivain sacré qui est à la fois interprète et instrument. Ainsi Isaïe serait à la fois le violoniste et le violon (sensibilité). Les clameurs de Jérémie font penser au cor et Osée est comme une flûte ou un hautbois.

Mais en écrivant sa partition, Dieu tient compte non seulement de l'instrument et de l'instrumentiste, il pense encore à notre réaction, devant son message. A nous donc de retrouver, à travers un instrument, tout ce que comporte la partition intégrale, c'est-à-dire tout l'orchestre, en un mot : DIEU. A ce sujet, il importe de ne pas confondre ce qui nous paraît être ce que Dieu a dit avec ce qu'il a voulu dire.

Ainsi en Josué X, 10-15 : l'arrêt du soleil.

Une lecture intelligente doit sentir le rythme : le texte est donc poétique (verset 12 b). Celui qui écrit n'est donc pas un savant météorologiste, plus exactement, il serait peut-être météorologiste, mais poète ; ou bien poète et pas météorologiste. Dans les deux cas, la vérité enseignée n'est pas du domaine scientifique. Une interprétation de ce passage suppose d'ailleurs qu'on lise tout Josué et tout le livre des Juges en parallèle. On voit alors dans l'un (Josué) une conquête relativement facile, et dans l'autre (Juges) une conquête qui se fait lentement. Lequel est véridique ? les deux, mais le premier voit de haut : Dieu conduisant son peuple vers la terre promise ; c'est le récit d'un historien *épique* qui veut rendre la joie de la conquête, l'expérience du secours de Dieu, et ne pouvait s'exprimer pour cela dans le style précis d'un rapport militaire. L'arrêt du soleil entre ainsi dans ce cadre historique qui exprime la joie des Israélites, la puissance de Dieu et non la science météorologique. Tout cela devient sensible si l'on a consulté la *clé :* genre historique et religieux, et l'*armature :* coloration épique intervenant au nom même de l'histoire.

De même dans les Chroniques, dont l'auteur n'aime pas Samarie, l'armature nous indique qu'il y aura beaucoup de « bémols » quand il sera question de Samarie, tandis que l'auteur du Livre des Rois, qui n'a pas la même armature, rend un son quelquefois différent.

Il faut aussi se rappeler que toutes les partitions de Dieu ont une tonalité religieuse. L'Histoire sainte est l'histoire d'un Dieu qui inter-

vient dans la vie des hommes. C'est une histoire régulièrement et toujours religieuse.

Enfin quand les hommes auront été assez habitués à découvrir que les *faits* historiques sont importants, que dans les faits vécus par les hommes, il y a une *signification* plus importante encore, que la réalisation du dessein de Dieu se fait dans le Christ jusqu'à la fin des temps, alors Dieu va inventer des histoires dans lesquelles *seule la signification compte* (paraboles). Dieu a si bien enseigné l'importance de la signification que les hommes vont d'emblée à cela.

Une fois que le Christ est venu, cela seul compte qui a trait à lui. Un exemple : la femme de Ponce-Pilate, mentionnée seulement parce qu'elle a eu affaire à Jésus en rêve.

En bref,

l'expérience de Dieu, de l'écrivain sacré est tellement riche qu'elle exige de dépasser la rigueur littéraire d'un rapport scientifique : il faut du lyrisme, des hyperboles ;

ce qui compte dans le message de Dieu, ce n'est pas d'abord le texte, mais la signification profonde.

Les imperfections purement littéraires sont sans grande importance pour Dieu : les fautes d'orthographe de s. Jean par exemple ne comptent pas à ses yeux ; pourvu que la note soit juste, tant pis si l'archet râcle un peu.

Il arrive qu'un auteur se croit compositeur (II Macc. 2, 19-32) : Dieu pourtant le surveille pour qu'il n'y ait pas de fausses notes. En d'autres cas, l'écrivain se sent surveillé (Jérémie 20, 9-10). Pourtant, l'auteur, même conscient d'être l'instrument de Dieu, ne sait jamais jusqu'où va le sens des mots qu'il écrit ; il n'en connaît ni toute l'amplitude, ni toute la résonance.

Devant la partition divine qu'est le texte sacré, nous devons être comme le musicien respectueux qui reprend vingt fois la partition pour trouver le bon tempo... le bon instrument... qui traduira aussi parfaitement que possible les intentions du compositeur (Abbé Mamie).

Sr Marie-Agnès

Tout ce que nous faisons passer de nous ailleurs que dans une autre âme n'est qu'un résidu... Le vrai Progrès ne s'enregistre, ne se réalise, dans aucune des créations matérielles que nous essayons de nous substituer pour nous survivre sur la terre : il se poursuit dans les âmes, véritables étincelles où se concentre et prend corps la flamme intérieure du Monde, et il s'en va avec elles.

P. Teilhard de Chardin, *Genèse d'une pensée* (Grasset, 1961, p. 210).